

**Caroline Solé**  
*La pyramide des  
besoins humains*

## *Le livre*

L'ensemble des besoins des êtres humains peut être classé en cinq catégories. Aujourd'hui, cette théorie est le principe d'un nouveau jeu de télé-réalité : *La pyramide des besoins humains*.

Nous sommes 15 000 candidats, et dans cinq semaines il n'en restera plus qu'un.

Et moi dans tout ça ? Disons que je m'appelle Christopher Scott. Disons que j'ai dix-huit ans. Que j'habite sur un morceau de carton, dans la rue, à Londres. Enfin, peu importe mon nom, peu importe mon âge. Je suis le candidat n° 12 778. Je n'existe pas encore. Mais je risque fort de devenir quelqu'un, et même quelqu'un de célèbre. Et c'est bien ça le pire.

*« Un très beau roman, fort et poignant. »  
Le Dauphiné Libéré*

Prix des Escales littéraires en Auvergne (2016)

Prix Enlivrez-vous en mai, Thionville (2016)

## *L'auteur*

Caroline Solé aime raconter la vie de personnages en marge, épris de liberté.

Pour son premier roman, elle s'intéresse à la quête intérieure d'un adolescent fugueur, héros d'un jeu de télé-réalité : « Je n'ai pas cherché à faire une dystopie ou à m'inscrire dans un genre littéraire en particulier. Le point de départ, c'est vraiment le personnage de Christopher, le désir d'être dans sa tête et de le suivre au plus près. Si cette histoire devait être filmée, elle le serait au plus près, en plan serré. Je souhaitais effectivement faire un récit plus intimiste que sociologique. »

Caroline Solé

# La pyramide des besoins humains

Médium poche  
*l'école des loisirs*  
11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

## RÈGLE DU JEU

Si, un jour, la célébrité vous tombe dessus comme la fiente d'un pigeon sur la tête, ne perdez pas de temps à vous pavaner derrière des lunettes de soleil : fuyez. Fuyez au plus profond de vous-même sans craindre votre ombre, elle ne mord pas.

Voilà ce qu'il aurait fallu écrire sur la notice. Mais il n'y avait pas de notice. Pour participer, il suffisait de remplir un formulaire en ligne et de cocher une case. L'inscription était gratuite. J'aurais dû me méfier.

En guise de bienvenue, sur la page d'accueil du site, une pyramide multicolore tournait sur elle-même. En cliquant dessus, un texte apparaissait à l'écran.

*« La pyramide des besoins humains est une émission de télé-réalité inspirée de la théorie de Maslow qui classe les besoins humains selon cinq catégories : besoins*

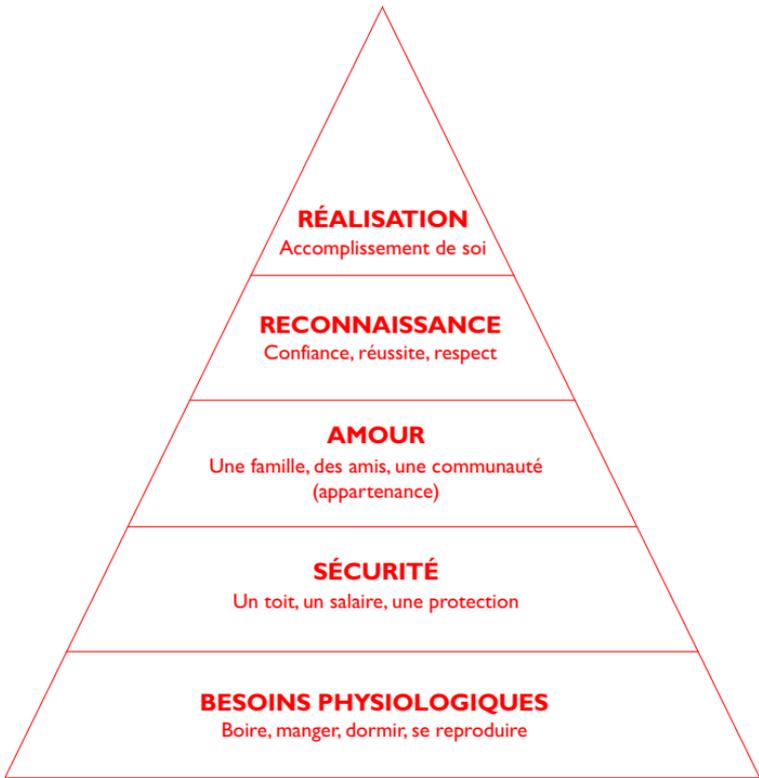
*physiologiques, de sécurité, d'amour, de reconnaissance et de réalisation.*

*Le jeu se déroule du 1<sup>er</sup> octobre au 1<sup>er</sup> novembre. Les candidats disposent d'un espace en ligne pour publier des messages, des photos et des vidéos afin de se constituer un réseau. Ils doivent prouver, chaque dimanche, que leurs besoins du niveau en cours ont bien été satisfaits en rédigeant un texte de 500 caractères maximum. Le nombre de votes obtenus sur ce texte permet à un candidat d'accéder ou non au niveau supérieur.*

*Les résultats sont révélés en direct lors d'une émission télévisée hebdomadaire. »*

Avant de m'inscrire, Maslow, je ne savais même pas si c'était un objet ou un être humain. Ce mot m'évoquait simplement une sorte de guimauve. Abraham Maslow n'avait pourtant rien d'un marshmallow, puisqu'il était psychologue, américain, et déjà mort.

À cette époque, les règles, je m'en moquais. Il suffisait de cliquer, j'avais cliqué. Bon. Comme des milliers d'autres candidats qui avaient découvert l'affiche de la pyramide aux cinq couleurs placardée sur les murs du métro ou diffusée en boucle à la télévision. Mais personne n'avait imaginé qu'un adolescent fugueur et sans-abri deviendrait le héros du jeu. Une star.



***Schéma de la pyramide des besoins humains***

Cette star, c'est moi. Et pour me sauver de cette histoire de dingue, je n'ai plus que quelques heures pour raconter ma propre version des faits et renverser le destin.

*1<sup>er</sup> niveau – 15 000 candidats*

BESOINS PHYSIOLOGIQUES

*Boire, manger, dormir, se reproduire*

S'il faut raconter mon histoire, alors autant commencer par ce jour pluvieux à Chinatown puisque tout commence et tout finit à Chinatown. Ce n'est pas une ondée tiède, une de ces bruines qui fascine les poètes. C'est une pluie drue, sauvage, une averse qui éparpille la foule en quelques secondes, mouille les cartons, les rend tout mous et filandreux, inutilisables comme matelas. Car les cartons, à Chinatown, ce sont nos matelas. Et ce jour-là, donc, je n'ai plus de lit.

Je suis l'un de ces gosses qui dorment à Leicester Square, Piccadilly Circus ou dans une rue adjacente, même pas recroquevillés, juste crevés, étalés de tout leur long dans des sacs de couchage qui sentent l'urine et la bière. Bienvenue à Chinatown. Je connais tout le monde dans le coin, je veux dire tous les clochards, les prostituées et les flics. Les autres, ceux qui vivent normalement, comme ces touristes qui visi-

tent la ville, je les observe comme une vache regarde passer les trains, en mâchant bruyamment. Quand j'en ai marre, j'écrase le chewing-gum sans goût avec mon doigt sur le trottoir, j'appuie fort et je l'étales. Celui qui devra le nettoyer aura plus de mal à le décoller. C'est donnant-donnant chez nous. Enfin, plutôt perdant-perdant : œil pour œil, dent pour dent. Les passants pourraient glisser par terre, je ne lèverais pas le petit doigt parce que les seules fois où quelqu'un l'a fait pour moi, c'était avec le poing et il a fini systématiquement dans ma poire.

À Soho, la seule boutique où je peux me payer un truc c'est le Seven Eleven, l'épicerie au néon cli-gnotant 24 heures sur 24 et ça tombe bien, car je n'ai pas d'horaires fixes. Il n'y a pas de réveil qui sonne à sept heures ici, pas de bus à prendre pour aller à l'école. Il n'y a pas école. Les types de Dieu (je leur ai donné ce surnom car ils se promènent avec des sacs-poubelle remplis de sandwiches pour enrôler les brebis égarées dans leur association chrétienne ou je ne sais quoi ; d'où le Seven Eleven, il faut banker, mais au moins on évite le blabla), ils cherchent toujours à savoir comment je me suis retrouvé là, comme si je cachais un grand secret. Et j'ai beau leur répéter que j'ai juste pris le train pour venir à Londres,

ils me regardent piteusement, du genre « tu as trop souffert pour dire la vérité » ; ils m'allongeraient sur un divan pour remonter loin, loin, dans les recoins les plus pourris de mon enfance et ils appuieraient là où ça fait mal pour pouvoir s'exclamer : « Ça y est, ça y est, on sait ! »

Je vais vous la dire, moi, la vérité, pas besoin de tortiller des fesses trois mille ans ni de m'envoyer chez les cinglés. Un jour, on prend un gnon. Le lendemain, rebelote. On se protège avec l'avant-bras, on esquive, on fait semblant de refaire plusieurs fois ses lacets. On dort un soir chez un copain, l'autre soir chez un autre, mais il y a bien un moment où il faut rentrer, et devinez quoi ? Vlan ! Alors un jour, on prend un train. Pour Londres. Voilà. Pas besoin d'en faire un roman, ma vie se résume en un mot : survivre. On ne se triture pas le cerveau à essayer de comprendre pourquoi le paternel est comme ça, pourquoi moi et pas le frangin, on évite simplement les gnons et on court. Après, il faut trouver un bon carton. Et ce n'est pas facile quand il fait ce temps de chien.

Mon carton, ce n'est pas comme une maison, c'est juste mon coin. Le seul espace qui m'appartient. Tous les gens marchent sur les trottoirs, mais il n'y en a pas beaucoup qui marchent sur mon carton. Il

faut bien le choisir. Quand il est mouillé, ça pue. Je dois le jeter et errer dans les ruelles pour en trouver un sec. Parfois, je ne dors pas. Je reste debout sous l'auvent d'un magasin à fixer la pluie, sans force. Je les regarde, tous, déplier leur parapluie et ça ne me donne même pas envie : quitte à me prendre la saucée, autant avoir les mains libres. Je ne pourrais plus, de toute façon, monter dans un bus pour aller à l'école ou déplier un parapluie. C'est fini, à partir du moment où je descends du train à Londres, il y a des gestes simples que je ne pourrai plus jamais faire.

Je m'enfuis de la maison un 1<sup>er</sup> novembre, un an jour pour jour avant la finale de *La pyramide des besoins humains*. Dans le train, en regardant défiler le paysage à travers la vitre, je me réjouis d'avoir échappé au contrôle de maths.

Je reconnais la colline boisée que j'aperçois d'habitude de la fenêtre de ma chambre, sauf qu'il s'agit de l'autre versant. Celui-là semble plus dru, sans habitation ni route serpentant entre les ruisseaux et les prés. Le clocher du village voisin, qui me sert de repère quand je pars vadrouiller avec mon petit frère, devient un simple trait dans le ciel, avant de disparaître. Les rails longent pendant longtemps une forêt qui assombrit le compartiment, puis des vallées verdoyantes que je n'avais encore jamais vues cèdent la place à des terrains de pierres. Mon ventre se serre. Comme lorsque la moissonneuse-batteuse fauchait

les blés et que je me réveillais, à la fin de l'été, dans un paysage vide et terreux.

Je ne serais jamais parti en été. D'abord, il n'y a pas de contrôle de maths à cette période, et puis tous les arbustes sont en fleurs, les vergers gorgés de fruits, les animaux de sortie. Dans ma cabane, je peux me réfugier par tous les temps. Les toiles d'araignées frémissent sous le vent, les mauvaises herbes qui poussent entre les planches se craquellent avec le gel, des pâquerettes tapissent le sol quand l'air devient printanier, et une seule rose rouge fait la belle sur le toit lorsque le soleil darde ses rayons. L'été, tout semble plus léger.

Mais le mois de novembre, c'est le cafard assuré.

L'automne m'a toujours donné envie de prendre un train vers la grande ville, celle qui bruisse de voix toute l'année, qui scintille même en hiver, des néons que j'imagine comme des lucioles et qui se révéleront être des miroirs aux alouettes. Des bonbons roses que l'on fait clignoter pour attirer les enfants perdus de la campagne, ceux qui fuient les ogres et les contrôles de maths. Mais bon, à ce moment-là, au chaud dans le wagon, je ne pense pas jouer ma vie, juste une nouvelle partie d'école buissonnière.

Quand les premiers immeubles surgissent dans le paysage, je décolle mon nez de la vitre.

J'ai tellement fantasmé ce moment : me retrouver seul, enfin, dans un engin rapide, paré pour l'aventure. L'air siffle dans mes oreilles, la vitesse me grise. Mais j'ai un peu envie de vomir, aussi. Prendre un train quand on a payé son ticket et que quelqu'un nous attend à l'arrivée, c'est plus rassurant que de monter en secret, comme un clandestin, vers une ville inconnue.

Personne, encore, ne sait que je suis parti et personne ne viendra me chercher. Au bout du quai, il n'y aura pas de pancarte à mon nom. Juste un carton. Mon corps doit le pressentir, car il se met à trembler.

La locomotive pénètre en crissant dans un bâtiment majestueux, avec des vitraux au plafond. Lorsque l'engin s'arrête enfin, je laisse les autres passagers descendre avant moi. L'effervescence de la gare m'impressionne. J'écarquille les yeux en essayant de me mouvoir dans la foule sans être percuté par des valises, des coudes ou des voix criardes conversant avec une oreillette. Sans but, je me retrouve happé par le flot de voyageurs jusqu'à une rame de métro. Je sors à l'arrêt où soudain tout le monde descend. De nouveau à l'air libre, le poumon de la ville fait battre mon cœur plus rapidement.

Je n'ai nulle part où aller. Pendant des heures, j'erre dans les rues de Londres sans oser demander de

l'aide. Je déambule comme un chaton mouillé qui a perdu sa portée. Une comptine de mon enfance me trotte dans la tête : « *London bridge is broken down, broken down, broken down. London bridge is broken down, my fair lady.* »\* » Je la fredonne pour me donner du courage.

Quand la nuit tombe, des types louches me tournent autour. Je me réfugie dans le hall d'un immeuble et me force à garder les yeux ouverts. Mon corps finit par gagner. Il s'affaisse puis il s'étale sur le sol et il s'endort. Au petit matin, le klaxon d'un camion de livraison me réveille. Je décolle péniblement mes paupières, le dos en compote. Mais tant que ça va mal, c'est que je suis vivant.

Les nuits suivantes, en cherchant les étoiles dans le ciel, je pense parfois, beaucoup, mais pas passionnément, à reprendre un train et à rentrer à la maison. Seulement, je sais bien que ce n'est pas chez moi, là-bas. En soufflant dans mes mains pour me réchauffer, je m'accroche à cette idée qu'un jour, je me sentirai chez moi quelque part. Cet espoir me fera tenir jusqu'à ce que je trouve un bon carton.

\* *Le pont de Londres est cassé, est cassé, est cassé. Le pont de Londres est cassé, ma belle dame.*

Au collège, les profs me reprochaient de bâcler mes devoirs. Je crayonnais d'étranges cactus sur mes cahiers et rendais mes copies en oubliant la moitié des questions. Même ma fugue, je l'ai bâclée. J'aurais pu économiser pendant une année, prévoir une planque, noter des numéros d'urgence sur un carnet, ce genre de choses, mais j'ai juste fourré des billets dans mes chaussettes et foncé à la gare. « C'est tout lui, ça » dirait ma mère, sans donner plus de détails, comme si tout le monde comprenait.

J'ai réalisé trop tard que, dans une grande ville, quelques billets ne font pas long feu. J'en suis réduit à ramasser les pièces que je trouve par terre, à me tordre le ventre de faim et de peur.

Ma première sensation agréable, après une semaine d'errance, se produit en mangeant un hot-dog. Au milieu des touristes, un marchand ambulant pousse

un chariot en métal cabossé d'où s'échappe une fumée noire. Le dernier endroit où quelqu'un penserait à venir se restaurer. C'est pourtant là que j'achète mon hot-dog. Le vendeur me remarque à peine, il prend machinalement un pain brioché, y enfonce une saucisse, des oignons et noie le tout sous un monticule de moutarde. Je donne ma pièce, ça coûte une pièce, ça tombe bien. Il me tend le hot-dog et je l'avale d'un coup, sur place, comme une grenouille gobant une mouche. Le type se marre.

– Hé, t'avais faim on dirait !

Sous le chariot, un sac de couchage plié à la va-vite dépasse d'un balluchon. Quand je relève les yeux, le vendeur aux cheveux gras et aux ongles noircis me tend un autre pain brioché. Je n'ai plus de pièces. Je fais non de la tête.

– Vas-y, prends-le.

Il insiste, je résiste. Il précise :

– Cadeau.

Il y a du bien à tirer de toutes les situations, des amis à se faire sous n'importe quelles fripes. L'homme qui m'offre le hot-dog s'appelle Jimmy. Il pue le bouc et le rhum, son visage rougeaud pèle et il lance souvent quelques gnons sans raison, mais il va devenir le meilleur des potes, le meilleur du meilleur

qu'on peut avoir quand on touche le fond. Pas le bon camarade qui vous prête sa gomme et joue avec vous au foot dans la résidence, celui qui salue poliment maman à travers la fenêtre, non, Jimmy, c'est le genre de compagnon à vous tirer d'un carton au milieu de la nuit, subitement, pour éviter qu'une bouteille vienne se fracasser sur votre crâne. Un ami qui vous offre à manger alors qu'il fait des tas avec des pièces et que même ses dix tas ne valent pas le prix d'un repas.

Après avoir mangé un troisième hot-dog, je l'accompagne jusqu'à ce que la nuit tombe et qu'il rende son véhicule branlant à un Pakistanais aux sourcils broussailleux. Il lui donne également la moitié de son pécule. Ce n'est pas un très bon business, les hot-dogs.

– À demain l'Scottish, lâche le Pakistanais sans le regarder.

Jimmy est écossais. Un vrai de vrai : lorsqu'il parle, personne ne comprend rien à son accent. Il récupère son sac encrassé sous le chariot et me fait signe de le suivre. «À nous, Soho!» Le genre de phrase qu'on pourrait balancer à l'abordage d'un navire de pirates, sauf que les pirates, c'est nous et qu'il n'y a pas vraiment de mâât sur nos cartons.

Jimmy a la gueule de travers d'un bandit qui aurait traîné dans les mauvaises ruelles. Il avance lourdement, de la fumée sort de ses narines, et de temps en temps, pour se frayer un chemin et aussi, sûrement, pour s'amuser, il hurle aux chalands :

– BOUGE! BOUGE!

Sa voix rauque fait sursauter les piétons. Ils se propulsent sur les bords du trottoir ou carrément sur la route, au risque de se prendre une voiture, pour céder le passage à ce forcené. Je progresse dans le sillon de mon nouveau compagnon comme un petit poisson derrière un requin, mon cœur crépite de fierté, oui, de fierté, de pouvoir me déplacer vite, librement, dans la traînée d'un roi écossais.

Nous voilà, Jimmy et moi, sur Brewer Street. Il a rugi pour nous frayer la voie tout le long de Coventry Street jusqu'à Piccadilly Circus, puis on a tourné à droite, il nous a payé un beignet pour changer du hot-dog et on chemine maintenant sur Brewer Street, le ventre plein de moutarde et de crème pâtissière en portant nos sacs de couchage sous le bras. C'est l'un des types de Dieu qui m'a donné ce duvet bleu marine quand je grelottais encore sous un auvent humide. J'ai dû l'écouter pendant une heure me parler de Jésus et de miséricorde pour le mériter.

piloté par Matt567, a brouillé les pistes. On m'a exfiltré. Jamais deux nuits d'affilée au même endroit, plus d'une semaine dans la même ville. Jusqu'à ce refuge au bord de la mer. Une cabane en bois, ça me change du carton.

Il paraît que Jimmy a vendu cher son témoignage à une chaîne de télévision. De quoi remplir quelques gamelles... Je n'ai rien lu sur Suzie. Elle a dû garder pour elle ses souvenirs. Quant au frangin, il faudra bien qu'il fasse son chemin.

Les yeux rivés vers l'horizon, je cherche mes mots. Des petites vagues moussent sur le sable. Le vent glisse sur l'eau et fait frissonner l'océan, comme un remous lointain de ce jour orageux où, agrippé à la crinière d'un cheval, je me suis sauvé.

C'est à moi de jouer, désormais.

© 2015, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier  
© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique  
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : mai 2015

ISBN 978-2-211-23272-2